

**Gilbert Langevin, Marie-Célie Agnant, Jean Chapdelaine
Gagnon**

Jacques Paquin

Numéro 163, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83214ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2016). Compte rendu de [Gilbert Langevin, Marie-Célie Agnant, Jean Chapdelaine Gagnon]. *Lettres québécoises*, (163), 50–51.

☆☆☆☆

GILBERT LANGEVIN

Les bijoux de la colère

Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2016, 262 p., 18 \$.

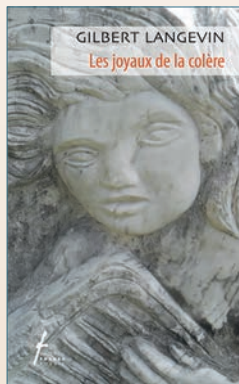
Langevin, le phénix

Depuis quelques années, les Écrits des Forges ont commencé à rassembler les recueils des poètes marquants de leur catalogue. Après ceux de Yolande Villemaire et plus récemment de Josée Yvon, voici sept publications de Gilbert Langevin réunies sous un seul titre.

Cette réédition couvre le milieu des années 1980 jusqu'au recueil publié à titre posthume, *Paroles de métis*, paru en 2001, avec les derniers poèmes datant du début des années 1990. On constate qu'il y a eu une période forgienne, chez Langevin, qui est resté fidèle à la maison trifluvienne durant six recueils consécutifs, avec un bref écart aux Éditions Sagamie. La forme brève que pratique Langevin est celle qui convient pour exprimer cette tension constante entre la douleur vive et des élans d'amour et de fraternité. Cet amour s'écrit « entre l'inerte et les

clameurs » (p. 29), titre du premier recueil. Chercheur d'un « territoire de l'inédit » (p. 9), le poète saguenéen réaffirme dans chaque poème que les « plus douloureux escarpements / génèrent une épiphanie ». (p. 64) Malgré la proximité de la fange et de la déchéance, « lui, le porte-misère le si fol errant » se demandait s'il brillerait « enfin comme un jardin d'éclairs ». (p. 90) Ce prolifique créateur de mots (*ailange, écolocauste, esclandre-toi, vampiriade*, etc.) était un pur révolté, un éveillé, dont la voix éraillée résonne juste encore aujourd'hui :

« N'y aurait-il pas quelque part / une ombre sans plan carnassier ? » (p. 225) Oui, on se le demande. Mais tout ancré qu'il soit dans sa sensibilité à fleur de peau, Langevin ne parle jamais seul, ou du moins, il ne monologue pas, à preuve le nombre impressionnant de dédicataires de ses poèmes : des intimes comme sa compagne, Janine Thomas, Pauline Julien, Marjolaine Morin (la chanteuse Marjo), Dan Bigras ; ceux et celles pour qui il était et restera un inconnu (Jane Birkin, Léo Ferré, René Char), et même à l'un de ses nombreux pseudonymes, comme Zéro Legel. C'est la barbarie que combattait Gilbert Langevin, et l'occasion nous est donnée de recueillir ces précieux « bijoux de la colère ». Les illustrations qui accompagnaient les originaux sont disparues mais on peut encore lire les hommages manuscrits de Pauline Julien, Gérald Godin et Gaston Miron.



C'est la barbarie que combattait Gilbert Langevin, et l'occasion nous est donnée de recueillir ces précieux « bijoux de la colère ».



MARIE-CÉLIE AGNANT

☆☆☆☆ ½

MARIE-CÉLIE AGNANT

Femmes des terres brûlées

Tableaux de Donald Mevs et postface de Françoise Naudillon

Montréal, Pleine Lune, coll. « Poésie », 2016, 90 p., 20 \$.

La brûlure du chant

Marie-Célie Agnant dénonce le brasier qui risque de tout détruire, à commencer par les femmes affrontant quotidiennement les prédateurs.

Je suis chaque fois étonné puis séduit par une poésie qui, plongeant ses racines dans une souffrance qui émette tout espoir, face à l'abject, réussit à créer de la beauté, avec une générosité et une énergie dont on soupçonne mal la puissance de résilience chez les victimes de guerres civiles ou de la violence de la colonisation. La poésie antillaise, encline à élever le chant du monde, est aussi celle qui, dans son histoire, a été exposée à la mort. Mais au fond, il n'y a peut-être pas de lyrisme qui ne soit traversé par une grande souffrance, que celle-ci soit affichée ou, au contraire, gardée au fond de soi. Les huit parties de *Femmes des terres brûlées* sont séparées par des illustrations des tableaux de Donald Mevs, qui traduisent, sur le plan visuel, ce que je viens d'évoquer : des couleurs torrides mais qui laissent deviner aussi un côté obscur, comme un feu sombre qui couve et menace. La première partie, « Enfance », raconte un long et pénible apprentissage à travers la violence exercée sur celle qui « refuse les tutus l'organdi / le marché aux illusions des marionnettes » (p. 11). Vécue d'abord dans la solitude, sans



Bien que celle-ci parle d'expérience, vu ses origines, elle ne limite pas son discours à sa seule patrie, elle parle de toutes les femmes.

« ange gardien » (p. 12), la résistance de la petite fille se tournera plus tard vers la communauté des femmes qui ont connu le même sort. Dans « Elles », la poète traduit la complicité de celles qui, érigeant des murs pour se défendre de l'extérieur, deviennent du même coup les ouvrières de leur propre réclusion. « Cantilènes », comme l'indique le mot, exprime la force du chant qui libère du joug tout en convoquant l'amour, qui force la sortie hors du cercle de la solitude : « Aborde ce corps / tel l'archéologue / dépoussière le joyau enseveli » (p. 23). Cette « esquintée » (p. 30) débouche sur la dénonciation des oppresseurs comparés à des chiens (« Dehors les chiens »). Mais toujours portée par ce lyrisme qui peut lui donner sa résilience, la poète écarte du revers de la main la représentation du poète « hargneux ou mélancolique », une attitude qui ne peut que reproduire et cautionner l'oppression. Chaque partie est composée d'un long poème, sans strophes, les mots, par vagues, viennent irriguer ces terres brûlées auxquelles tente d'échapper la poète. Bien que celle-ci parle d'expérience, vu ses origines, elle ne limite pas son discours à sa seule patrie, elle parle de toutes les femmes, celles des pays de l'Est comme celles de l'Afrique noire, celles de Palestine, aussi, dans ce poème troublant et magnifique, « Une guitare dans la nuit », qui honore la mémoire de celles qui ont péri dans le camp de réfugiés de Jenin, sous les attaques nourries de l'armée israélienne. Si le chant peut être libérateur, la poète n'est pas dupe, elle qui lutte avec les moyens dont elle dispose. Le constat reste accablant :

*Nous voilà aussi depuis le premier jour
les paumes tournées vers la terre
rien à semer rien à récolter que cette herbe maudite
qui a l'amertume de toutes les avanies
sans aucun espace où la douleur peut s'endormir.* (p. 76)

Emportée par la véhémence de sa parole et la vérité qu'elle veut partager, la poésie d'Agnant n'échappe pas toujours à certaines facilités, mais ce qui importe, c'est que l'expression de sa blessure reste encore vive après la lecture. Françoise Naudillon signe la postface.

☆☆☆ ½

JEAN CHAPDELAIN GAGNON

Hallali

Avec des œuvres d'Étienne Espinet et un cédérom

Montréal, Noroît, coll. « Poésie / Musique », 2015, 84 p., 23 \$ (papier), 16,99 \$ (numérique).

Corps en soif d'absolu

Avec ce recueil, Jean Chapdelaine Gagnon propose des instantanés de sa vie sexuelle qui débouchent sur une vision mystique.

On peut penser que le retour aux « objets de prédilection » (p. 77) que signale la notice de l'auteur fait référence aux recueils parus dans les années 1980. Jean Chapdelaine Gagnon est un des rares poètes (comme Jean-Paul Daoust, André Roy et quelques autres), à avoir fait de son homosexualité la matière même de ses poèmes. Les seize poèmes chiffrés en romain retracent des fragments de vie qui mettent en évidence un parcours autobiographique construit autour des expériences sexuelles de son auteur, de l'adolescence jusqu'à aujourd'hui. Ce n'est cependant pas le récit d'un *coming out* que met en scène le recueil, même si la sortie du placard est rapidement évoquée, ce sont plutôt les premiers émois mêlés de crainte vécus par le jeune homme qui commence à fréquenter les bars « louches » du milieu *gai* :

*Par grand froid la porte d'un bar
voisin que fréquente une faune
peu recommandable selon la rumeur*



JEAN CHAPDELAIN GAGNON

*t'aimante malgré la mise en garde
des plus bégueules parmi
tes comparses
de dévergondage* (p. 11)



Pour la plupart écrits à la deuxième personne, les vers d'*Hallali* oscillent entre la fluidité du propos — cette écriture est d'une grande lisibilité — et une légère discontinuité provoquée par un découpage rythmique qui soumet la phrase à la loi du vers avec rejets et enjambements. La drague, qui ouvre à l'inconnu et réserve toujours des surprises, occupe la plus grande part des occasions de rencontres.

L'attraction pour les expérimentations en tous genres donne lieu à des scènes sadomasochistes où sont mises en évidence la beauté de la carrure et des muscles ainsi que la vigueur des membres exposés : « ton amant détrossé / de son jean de cuir noir / la queue pendante entre les jambes / patraque s'appuie sur ton mal » (p. 39). La mode vestimentaire des années 1990, influencée entre autres par les dessins de Tom of Finland qui campent les personnages en uniforme (policiers, marins, bûcherons, etc.), n'est pas sans rappeler les troublants voyous de Jean Genet. Le caractère viril, avec moustache, casquette et blouson, est préféré à une autre représentation plus exhibitionniste de la « folle » ou de la « tante ». Cette valorisation du corps physique ne peut cependant pas se maintenir quand approche la vieillesse qui ne peut plus concurrencer les prouesses de la jeunesse :

*Avec ou sans ton accord
la carne dépérit
les muscles ne soutiennent plus
les chairs flasques
sous les doigts la peau roule flétrie* (p. 59)

Le registre du recueil change alors, passant de l'expression crue des rapports sexuels à une « Érotique mystique » (p. 69). Cette transition évite la galerie des stéréotypes parce qu'il s'agit de la vie intime du poète. Sa fascination pour le sadomasochisme renoue sans aucun doute avec ses premiers recueils, comme *Essaim*, dont la sonorité est suggestive. Mais la place que prend la réflexion mystique en fin de recueil marque aussi un intérêt plus récent pour la forme du chant religieux (*Nativités* et *Sur le chemin de la croix*). D'une belle tenue visuelle et matérielle, le livre est accompagné d'un cédérom où la voix du poète sonne juste sur des textures musicales évocatrices signées par Pierre Gagnon.